

**CRITIQUE, festival. COLMAR,
Festival International de
Musique de Colmar (Eglise
Saint Matthieu), le 5 juillet
2024. Stéphane Degout
(baryton), Orchestre
Symphonique de la Monnaie,
Alain Altinoglu (direction).**

Après avoir inauguré son premier mandat comme directeur du Festival International de Musique de Colmar avec “son” Orchestre de la Radio de Francfort, l’an passé, c’est avec son “autre” orchestre de prestige qu’est l’Orchestre Symphonique de La Monnaie de Bruxelles (qu’il dirige depuis 2015) qu’Alain Altinoglu ouvre l’édition 2024 de la manifestation musicale alsacienne.



Après un vibrant hommage rendu à **Hubert Niess**, le fondateur du festival récemment disparu, le concert débute par les impalpables accords de l'*Ouverture* de *Lohengrin* de Wagner (qu'il a dirigé au Festival de Bayreuth, en 2015, avec cette même phalange), qui permettent de goûter d'emblée au soyeux des cordes avant de se laisser emporter dans des *tutti* grandioses et parfaitement conduits par le *Maestro* français.

Et c'est ensuite **Stéphane Degout** qui fait son entrée sur le vaste plateau emménagé dans le large chœur de l'Église Saint-Matthieu, pour délivrer les poignants "***Chants d'un compagnon errant***" ("*Lieder eines fahrenden Gesellen*") de **Gustav Mahler**. Ce cycle de quatre *Lieder* pour orchestre écrit par le compositeur autrichien (paroles et musique) à l'âge de 25 ans sous le coup d'un chagrin d'amour, fut révisé en 1896 pour sa création à Berlin. Ces pages sublimes qui contiennent déjà toute la thématique mahlérienne, associent la plainte funèbre de l'être blessé au sentiment de la nature consolatrice, à travers des éclairages très contrastés et un

coloris instrumental des plus raffiné. Le célèbre baryton français y excelle par son interprétation profondément intériorisée et ressentie, avec des textes distillés par sa voix chaleureuse et touchante, qui vont droit au coeur. **Alain Altinoglu** impose un accompagnement très savant et très “radiographique”, mais qui sait s’adjoindre à la voix. L’orchestre est ici foncièrement un accompagnateur au service de la ligne vocale, le chef sculptant les moindres détails et les plus infimes nuances pour renforcer l’effet dramatique de ces quatre chants bouleversants.

Après cette première partie délivrée avec éclat et talent par la phalange belge et son chef, c’est justement l’unique Symphonie d’un enfant du plat pays (bien que naturalisé français par la suite...) – la rare **Symphonie en Ré** du liégeois **César Franck** -, qui est donné à entendre, un ouvrage qu’Alain Altinoglu affectionne particulièrement et qu’il a justement gravé avec l’Orchestre de la Radio de Francfort. La *Symphonie en ré mineur*, par la force de son architecture – et au-delà de l’emprunt, pour le premier thème, à *La Walkyrie* de Richard Wagner – est un ouvrage souvent « germanisée »... mais rien de tel ici, et Altinoglu allège au contraire les textures, contourne le pathos – et surtout – le didactisme dans la mise en avant des thèmes, en particulier lorsqu’arrive le développement de l’*Allegro non troppo* initial, préférant appuyer sur la spécificité des sonorités de son orchestre, avec ses bois superbes, ses cuivres saillants et des cordes d’une homogénéité magnifique. L’*Allegretto* est immergé dans une pénombre mystérieuse, la partie centrale ensorcelle par la finesse des couleurs avant que le finale, tout aussi rebelle à la grandiloquence gratuite, confirme le choix judicieux d’une lecture qui concilie la clarté, la souplesse et la puissance, qui permet la création de climats jubilatoires.

Remercié chaleureusement par un public alsacien enthousiaste, le baryton accompagné par l’orchestre et son chef donne une mélodie tirée du recueil des *Lieder aus der Jugendzeit*...

intitulé « *Sur les remparts de Strasbourg* » , ce qui ne manque pas de flatter la fibre chauvine de l'auditoire : le grand Gustav Mahler s'est intéressé donc à la Capitale de sa magnifique région !

CRITIQUE, concert. COLMAR, Festival International de Musique de Colmar (Eglise St Matthieu), le 5 juillet 2024. Stéphane Degout (baryton), Orchestre Symphonique de la Monnaie, Alain Altinoglu (direction). Photos (c) FIC – Bertrand Schmitt.

VIDEO : Dietrich Fischer-Dieskau interprète « Les Chants d'un compagnon errant » de Gustav Mahler

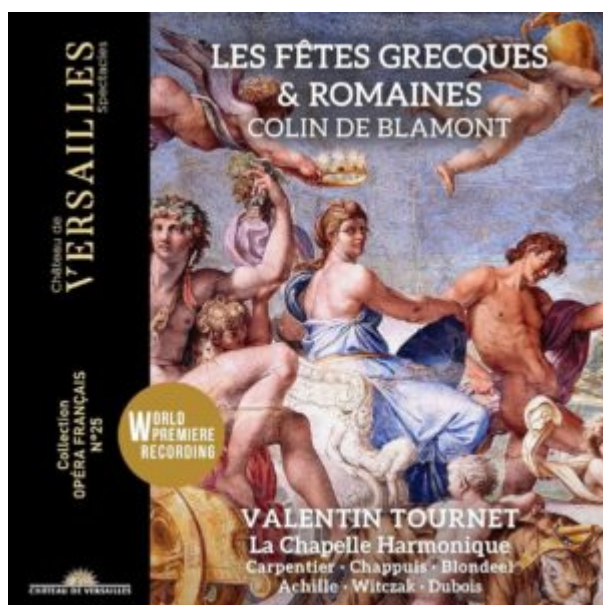
CRITIQUE, festival. BEAUNE, 42ème Festival International d'Opéra Baroque et Romantique (Basilique Notre-Dame), le 6 juillet 2024. F. COLIN de BLAMONT : Les Fêtes grecques

et romaines. M. C. Chappuis, D. Witczak, H. Carpentier, C. Dubois... La Chapelle harmonique / Valentin Tournet.

Désormais habitué du **Festival International d'Opéra Baroque et Romantique de Beaune**, Valentin Tournet ressuscite *Les Fêtes grecques et romaines*, premier opéra de **François Colin de Blamont** – dont la première entrée évoque les *Jeux Olympiques*.

Distribution et direction superlatives et roboratives, hélas gâtées par la suppression de la dernière entrée...

Les jeux en fête !



Après Versailles et la Corrèze, *Les Fêtes grecques et romaines* achèvent à Beaune la tournée de ce magnifique opéra-ballet qui marque les débuts de **François Colin de Blamont** sur la scène lyrique. Compositeur qui se situe dans le sillage de Lully (et annonce Rameau), Colin de Blamont composa ce ballet en 1723 pour célébrer la majorité de Louis XV, qui connut un

immense succès, confirmé par les nombreuses reprises qui s'étalent sur près d'un demi-siècle. Constitué de trois entrées indépendantes, mais reliées par une thématique commune, les fêtes de l'Antiquité (*Les jeux olympiques*, *Les Bacchanales* et *Les Saturnales*), l'opéra se distingue par la présence de personnages historiques plutôt que mythologiques (Alcibiade, Marc-Antoine et Cléopâtre, ou encore le poète Tibulle) et par la première collaboration du compositeur avec le prolifique librettiste **Louis Fuzelier** (qui signera notamment le livret des *Indes galantes* de Rameau, parangon de l'opéra-ballet). Mais comme pour *L'Olimpiade* de Métastase (et Vivaldi, Pergolèse ou Hasse), les jeux ne sont en réalité qu'un prétexte pour des dialogues galants, interrompus par de nombreux airs, duos, chœurs et pièces instrumentales du plus bel effet. La partition est débordante d'inventivité mélodique (en cela comparable au style de Campra), manifeste dès l'ouverture et le premier duo entre Clio et Erato, les nombreux *préludes* et *ritournelles* ou, bien sûr, les danses (magnifique *chaconne* du prologue) qu'aurait magnifié une chorégraphie *ad hoc*.

Hélas, les spectateurs ont été privés de la troisième entrée, pourtant indiquée dans le programme, sans qu'aucune annonce n'ait été faite. Ne boudons pas cependant notre plaisir. La distribution réunie est sans faille. **Cécile Achille** déploie un timbre séduisant dans la première et la deuxième entrée (très bel air d'une Égyptienne, « *Livrons sans alarmes* »), **Jehanne Amzal** impressionne par sa virtuosité, notamment dans le rôle d'Aspasie, et **Hélène Carpentier** fait une entrée fracassante dès le prologue, Clio superbe de bravoure, dont le timbre chaud et à l'élocution impeccable triomphe davantage encore dans le rôle suivant de Timée, révélant une présence théâtrale des plus efficaces. Mais la distribution féminine est dominée plus encore par **Marie-Claude Chappuis**, immense connaisseuse de ce répertoire, qui incarne avec grâce et puissance successivement une Érato solide et volontaire et une Cléopâtre d'une sensibilité alliciente, distribuant une grande palette

d'affects, malgré le statisme relatif de l'intrigue. Chez les hommes, **David Witczak** est un baryton racé et éloquent, mais peut-être un peu en retrait pour incarner des personnages de la trempe d'Apollon, d'Alcibiade ou de Marc-Antoine. La beauté de la voix compense malgré tout une faible présence scénique. En revanche, **Cyrille Dubois** fait de nouveau preuve de ses moyens vocaux phénoménaux, d'une aisance extraordinaire (dès son air d'entrée, dans le rôle d'Amintas, de la première entrée), ne fléchissant aucunement, y compris dans le registre aigu qui maintient une diction parfaitement audible.

À tête de sa **Chapelle Harmonique**, **Valentin Tournet** dirige avec rigueur et enthousiasme, toujours soucieux des équilibres entre les pupitres où chaque instrument sonne avec une très grande clarté, et entre les pupitres et les voix, faisant ainsi preuve d'un très grand sens du théâtre qui, dans cette partition, domine plus encore dans la rhétorique de la parole que dans celle du geste. Les chœurs, très présents, ajoute à la splendeur d'une partition qui méritait d'être exhumée. Les spectateurs, frustrés de n'avoir pu entendre la très belle troisième entrée, se reporteront à l'enregistrement discographique remarquable paru en 2023 sous le label château de Versailles-Spectacles, célébrant ainsi *olympiquement* le tricentenaire de l'œuvre.

CRITIQUE, ballet héroïque. BEAUNE, 42ème Festival International d'Opéra Baroque et Romantique (Basilique Notre-Dame), le 6 juillet 2024. Hélène Carpentier (Clio, Timée), Marie-Claude Chappuis (Érato, Cléopâtre), Cécile Achille (Zélide, Plautine, Une Égyptienne, Une bergère), Jehanne Amzal (Aspasie, Délie), David Witczak (Apollon, Alcibiade, Marc-Antoine), Cyrille Dubois (Amintas, Eros, Tibule, un suivant d'Apollon). La Chapelle Harmonique / Valentin Tournet (direction).

**CRITIQUE, danse. 44ème
festival Montpellier Danse.
MONTPELLIER, Opéra Comédie,
le 6 juillet 2024.
« CRWDSPCR », « RainForest »
et « Sounddance » de Merce
CUNNINGHAM par le Ballet de
Lorraine**

En clôture du 44e festival Montpellier Danse, l'Opéra Comédie a été le théâtre d'un hommage qui n'avait rien d'un exercice de style poussiéreux.

Le CCN – Ballet de Lorraine, en reprenant trois pierres angulaires du répertoire de Merce Cunningham, n'a pas simplement ressuscité des fantômes, mais les a incarnés avec une fougue, une précision et une joie communicative qui ont enthousiasmé le public.

Le voyage commence avec *CRWDSPCR* (1993), une pièce qui fuse comme un bolide. D'emblée, on est saisi par la machinerie rutilante de la danse : les corps fuent, se croisent, s'évitent, dans une chorégraphie qui semble née du chaos organisé de la ville. La musique de **John King**, avec son «

Blues 99 » électro-acoustique est vrai partenaire de jeu, un souffle syncopé qui pousse les interprètes vers une vitesse folle. Ce qui frappe, c'est la clarté absolue du mouvement. Chaque bras, chaque torsion du torse, chaque déplacement latéral est d'une lisibilité chirurgicale, sans jamais perdre en humanité. Le **CCN – Ballet de Lorraine**, sous la houlette de **Thomas Caley** et **Jeannie Steele**, rend cette œuvre avec une maîtrise époustouflante, transformant l'espace en un terrain de jeu abstrait où la technique se mue en pur vertige. On rit, on retient son souffle, on est emporté par cette tempête de vitalité.



Puis, le charme opère un glissement radical avec ***RainForest*** (1968). L'atmosphère devient onirique, presque irréelle. Sur le plateau, les célèbres *Silver Clouds* d'Andy Warhol flottent, telles des météores argentés ou des bulles de

savon géantes, déplaçant lentement leur ombre portée sur les danseurs. Ici, le temps semble suspendu. La chorégraphie, plus aérienne, explore les courbes, les élans suspendus, les équilibres précaires. Les costumes de **Jasper Johns**, sobres et intemporels, laissent la place à une épure fascinante. **David Tudor**, avec sa musique électroacoustique, tisse une nappe sonore vibratile, presque organique, qui dialogue avec les mouvements des danseurs et le déplacement aléatoire des nuages gonflables. C'est un tableau vivant, une méditation poétique sur le mouvement et l'espace. La complicité entre les interprètes, qui semblent jouer avec les reflets et les volumes, crée une intimité bouleversante. On ne regarde pas un spectacle, on pénètre dans une œuvre d'art totale, où chaque élément – corps, son, objet – est en résonance.

Mais c'est **Sounddance** (1975) qui achève de nous convaincre que nous assistons à un événement exceptionnel. Dès le lever de rideau, c'est l'effervescence. **Mark Lancaster**, aux décors et costumes, plonge les danseurs dans des couleurs vives, presque primaires, qui contrastent avec le noir profond des tenues. L'énergie est immédiate, brute, tellurique. La pièce, véritable tourbillon, met en scène une série de duos et de trios d'une invention rythmique inouïe. Les danseurs du **Ballet de Lorraine**, portés par la musique de **David Tudor**, déploient une physicalité éclatante, un mélange de contrôle et de lâcher-prise qui sidère. On ressent le plaisir physique du mouvement, cette joie de danser qui irradie du plateau. Les portés sont acrobatiques sans être gratuits, les déplacements sont fluides comme un fleuve en crue. Le public, conquis, se laisse porter par cette houle corporelle, cette célébration du vivant dans toute sa complexité.

Ce triptyque est une démonstration de la pertinence intemporelle de **Merce Cunningham**. Le **CCN – Ballet de Lorraine**, en s'emparant de ces œuvres avec un tel *brio*, prouve que la danse post-moderne est toujours aussi moderne, vibrante et nécessaire. Ce programme, brillamment remonté par des équipes

de répétiteurs exceptionnels, est une leçon de danse, une ode à la liberté de mouvement, un moment de grâce pure. À la fin du spectacle, l'ovation debout, chaleureuse et prolongée, résonne comme une évidence. Le **Festival Montpellier Danse**, une fois encore, a su offrir à son public l'un de ces moments rares où l'art, dans sa forme la plus exigeante, devient une fête pour les yeux et pour l'âme.



CRITIQUE, danse. 44ème festival Montpellier Danse. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 6 juillet 2024. « CRWDSPCR », « RainForest », « Sounddance » de Merce CUNNINGHAM par le Ballet de Lorraine. Crédit photographique © Laurent Philippe

CRITIQUE, festival. EVIAN, La Grange au Lac, le 4 juillet 2024. MOZART / MAHLER. Beatrice Rana (piano), Christiane Karg (soprano), Orchestre de Paris-Philharmonie, Klaus Mäkelä (direction).

Pour fêter la 31ème édition du festival – en même temps que son second mandat à la tête (artistique) des Rencontres Musicales d'Evian -, Renaud Capuçon a mis les petits plats dans les grands, et c'est avec rien moins que le Chamber Orchestra of Europe (dirigé par l'ancien directeur du Philharmonique de Berlin, Sir Simon Rattle, accompagné par sa femme, la mezzo tchèque Magdalena Kozena) que les festivités ont commencé (le 26 juin). Le reste de la programmation donne le tournis, tant le festival lémanique est devenu l'une des références

incontournables parmi les plus prestigieux festivals d'été en Europe. Mais encore une fois, à l'instar du festival de Pâques d'Aix-en-Provence (que dirige également Renaud Capuçon), une telle galaxie de solistes et orchestres prestigieux n'auraient jamais pu être réunie sans l'indispensable (et désormais incontournable !) soutien financier de Mme Aline Foriel-Destezet, la plus grande mécène dans le domaine artistique (et notamment musical) de notre temps. Et c'est également grâce à elle que Les Rencontres musicales d'Evian vont bientôt prendre une nouvelle envergure, avec la construction de La Source Vive, nouvelle salle dédiée à la musique de chambre, insolite (avec sa forme ronde) et intimiste (avec ses 500 places), actuellement en construction (son ouverture est prévue en 2026) à gauche derrière la Grange au Lac (les deux structures auront à terme une entrée commune avec un grand hall tout en longueur), et dont la synergie fera naître une nouvelle institution : Les Mélèzes. Avec ce projet des Mélèzes, Mme Aline Foriel-Destezet dépasse ici son rôle de mécène pour devenir une véritable partenaire, très investie dans le projet, d'autant qu'elle en préside le Fonds de dotation. Nous voulions lui rendre hommage en guise de préambule à notre recension...



Le concert du 4 juillet, en présence de la Mécène bien entendu, mettait à l'affiche – pour la première fois – l'**Orchestre de Paris-Philharmonie** (car c'est leur nouvelle "dénomination", le Directeur de la Philharmonie de Paris, Olivier Mantei, assistait d'ailleurs également au concert...) – bien évidemment accompagné par leur jeune et fringant nouveau directeur musical, le finnois **Klaus Mäkelä**, mais aussi de la talentueuse pianiste italienne **Beatrice Rana**, pour une exécution du *20ème Concerto pour piano* de **W. A. Mozart**.

Auréolée d'une déjà fameuse réputation, se taillant un succès phénoménal à chacun de ses concerts, sa venue n'en était que plus attendue à Evian. Après avoir brillamment enregistré la musique de Beethoven et Chopin (entre autres...), **Beatrice Rana** s'attaque ici à un autre monument de la littérature pianistique qu'est Mozart, avec le fameux *Concerto pour piano et orchestre No. 20 KV 466*, l'un des plus populaires du catalogue mozartien. Après les premières mesures orchestrales, qu'imprime d'une gravité profonde et parfois même brutale (on croit entendre l'ouverture de *Don Giovanni* !), les premières notes de l'italienne frappent, à l'inverse, par la clarté du

discours pianistique. Malheureusement, dès que la soliste se mêle à l'orchestre, l'articulation devient moins clairement perceptible. A l'évidence, devant la puissance que le chef imprime à sa phalange, la pianiste peine parfois à imposer son piano à l'orchestre, notamment sa main gauche qui tend à disparaître dans la masse orchestrale. Quand elle attaque la sublime *Romance*, on retrouve enfin la délicatesse du toucher qui fait tout le sel du jeu de la pianiste apulienne. Si elle a toutes les armes pianistiques pour exprimer la légèreté chez Mozart, elle n'a pas toute la force physique qui lui permettrait d'offrir un piano dominant, du moins face à une direction aussi "musclée" que celle de Mäkelä.

Par bonheur, le chef finnois change son fusil d'épaule dans la deuxième partie, en offrant à la magnifique **4ème Symphonie** de **Gustav Mahler** toute la délicatesse et la poésie que cette partition requiert. Après les colossales symphonies qui précèdent – les 1ère, 2ème et 3ème symphonies où Gustav Mahler semble se frotter à l'échelle de l'Univers tout en questionnant l'obtention du salut et la place de l'homme -, la 4ème symphonie est de format plus « normal », presque confidentiel (55mn) comparée aux autres. Son amorce découle d'un *Lied* (*Le cor merveilleux de l'enfant*), déjà utilisé dans la 3ème avec son motif très identifiable, et ici développé surtout dans le *Finale*, qui est donc pour voix de soprano seule (sans chœur pléthorique). Ce ton de la confiance, comme une prière et une berceuse qui convoque notre âme d'enfant, déplut violemment aux auditeurs de la première et aux contemporains de Mahler qui ne comprenaient pas pourquoi un opus symphonique digne de ce nom se terminait par un *adagio* vocal, aussi réconfortant soit-il. Un pied de nez ourdi à la face de Beethoven et sa fabuleuse 9ème, conclue en apothéose, avec chœur, solistes et orchestre... Ici rien de tel ; plutôt le climat d'un rêve bienheureux, enchanteur. Très exactement, il s'agit du Paradis, vu par un enfant. Tendre et suggestif, le poète Mahler exprimait par le seul langage de l'orchestre la pureté de l'innocence : simplicité, calme, candeur, enfance.

Ce n'est qu'au XXème siècle, grâce aux premiers chefs pionniers de l'interprétation malhérienne, que l'auditeur moderne a pu mesurer le coup de génie d'un Mahler peintre et poète, émerveillé comme un enfant par le paradis terrestre.

Après l'avoir "rodé" à la Philharmonie de Paris, puis lors de leur RDV annuel sous la Pyramide du Louvre (en juin dernier), l'**Orchestre de Paris** et **Klaus Mäkelä** trouve dans la sublime **Grange au Lac** un écrin à l'acoustique incomparable, et un cadre enchanteur qui en font l'une des salles préférés de toutes les grandes formations orchestrales européennes. L'arrivée de la soprano **Christiane Karg** au milieu de la forêt de bouleaux qui sert de fond de scène, sous les six somptueux lustre de Baccarat, s'avère comme une apparition céleste, rehaussée par sa voix angélique et délicate, qui transformeront le dernier mouvement en un moment d'éternité, grâce au fameux *Lied* final, « *Les Joies de la Vie céleste* » (*Das himmlische Leben*).

Avant cela, nous ne cacherons pas avoir rendu les armes, bien avant ce moment magique que sont les derniers accords, devant le résultat d'ensemble, grâce à cette beauté sonore et à cette puissance inhabituelle permettant malgré tout de très belles nuances, qui éclairent ici la symphonie, en magnifiant sa structure. Le détail des contre-chants, des thèmes secondaires et des formules répétitives s'en trouvent mises en valeur. Ainsi, dans les trois premiers mouvements, Mäkelä laisse décoller de longues phrases et des envolées célestes enthousiasmantes, sans ignorer toutefois les éléments grotesques et moqueurs de la danse macabre du *Scherzo*. C'est peut-être dans ce mouvement lent que le chef est d'ailleurs le plus convaincant. L'orchestre y arbore une beauté sonore souveraine, surtout les cordes dont le velours est difficilement égalable. La manière dont les nuances sont parfaitement gérées et calculées offre des émotions intenses au public, qui n'en finit plus d'applaudir – debout – à l'issue du concert.

Gageons que ce n'est pas la dernière fois que Renaud Capuçon invitera la phalange parisienne et son incroyable chef à se produire... aux Mélèzes !...

CRITIQUE, concert. EVIAN, La Grange au Lac, le 4 juillet 2024. MOZART / MAHLER. Beatrice Rana (piano), Christiane Karg (soprano), Orchestre de Paris-Philharmonie, Klaus Mäkelä (direction). Photo (DR).

VIDEO : Bernard Haitink dirige la 4ème Symphonie de Gustav Mahler

CRITIQUE, festival. 78e FESTIVAL D'AVIGNON, Pelouse du Stade Bagatelle, le 5 juillet 2024. « Liberté Cathédrale » par Boris CHARMATZ et la Tanztheater

Wuppertal

Il y a des spectacles qui se regardent, et puis il y a ceux qui vous traversent comme un coup de foudre. *Liberté Cathédrale*, par Boris Charmatz et la *Tanztheater Wuppertal* – donné pour la première fois en plein air, sur la Pelouse du Stade Bagatelle – est de cette trempe-là. Un spectacle vécu comme une déflagration artistique, sur l'île de la Barthelasse, lors cette 78e édition du Festival d'Avignon.

Le pari était fou, et pourtant, le chorégraphe chambérien **Boris Charmatz** le relève avec une *maestria* désarmant : comment transposer l'âme d'une église brutaliste dans l'immensité d'un terrain de sport ? La réponse tient en deux mots : par l'incarnation. En installant la *Tanztheater Wuppertal* et la **Compagnie Terrain** sur ce *green* de Bagatelle, le chorégraphe ne cherche pas à reproduire un écrin ; il crée un ailleurs. L'orgue, les volées de cloches, et ce silence si particulier qu'il sait si bien sculpter, ne sont plus contraints par les murs de Neviges. Libérés, ils deviennent une tempête sonore qui embrasse le ciel avignonnais.

Et que dire des interprètes ? Ils sont une meute, une assemblée, au sens grec du terme – cette *ekklêsia* que le titre évoque si subtilement. Mais ici, point de dogme. Il s'agit d'une célébration païenne, une fête charnelle où la foi se mesure à la puissance des corps. Charmatz exalte l'indiscipline avec une intelligence rare. Les danseurs dévorent l'espace, le possèdent. On les voit tantôt se fondre en un bloc compact, une colonne vertébrale vibrante, tantôt exploser en une pluie de solos incandescents. Chaque interprète est une étincelle, chaque mouvement une braise

jetée au visage du public, installé à même le gazon, si proche qu'il pourrait presque toucher l'effort, la sueur, l'extase.



On est happé par cette furie dansée, cette énergie tellurique qui semble répondre aux coups de butoir de l'orgue. Les corps ne se contentent plus de danser ; ils chantent, ils crient, ils résonnent. Les volées de cloches ne sont pas un habillage, elles sont un partenaire à part entière, un rythme cardiaque collectif qui scande cette liberté chère au chorégraphe. Il est fascinant de voir comment **Boris Charmatz**, à la tête du **Tanztheater de Wuppertal depuis 2022**, insuffle une nouvelle sève à cette institution légendaire tout en restant viscéralement lui-même. *Liberté Cathédrale* est une œuvre de maturité, un manifeste flamboyant qui conjugue avec génie l'héritage de **Pina Bausch** et l'audace radicale de son propre langage. Ce n'est pas une pièce que l'on applaudit, c'est une

pièce qui vous laisse épuisé, lessivé, mais étrangement comblé.

Voir ce spectacle à ciel ouvert, c'est assister à la naissance d'un mythe. Là où on attendait une simple représentation, Charmatz nous offre une liturgie de la révolte joyeuse. À Avignon, dans la douceur du soir, *Liberté Cathédrale* s'avère comme une communauté qui s'invente sous nos yeux, le temps d'une tempête chorégraphique et musicale absolument inoubliable. Une expérience sensorielle totale, un grand cru du festival !

CRITIQUE, festival. 78EME FESTIVAL D'AVIGNON, Pelouse du Stade Bagatelle, le 5 juillet 2024. « Liberté Cathédrale » par Boris CHARMATZ et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, opéra. LILLE, Nouveau Siècle, le 5 juillet 2024. PUCCINI : La Bohème, 1896. Nicole Car, Pene Pati,

**Magali Simard-Galdès, Thomas
Dolié... ORCHESTRE NATIONAL DE
LILLE, Philharmonia Chorus,
Jeune Chœur des Hauts de
France / Alexandre BLOCH,
direction.**

**Dans un dispositif à la fois économe et
poétique [décors animés projetés de
Grégoire Pont], Alexandre Bloch offre une
lecture vivante et même touchante des
amours trop fragiles de Mimi et Rodolfo,
produisant un Puccini à la fois puissant
et détaillé, juste et idéalement
sentimental, misérabiliste et vériste,
grâce à l'Orchestre national de Lille,
généreux en accents et contrastes
nuancés...**

Pour son dernier concert comme directeur musical de L'ON
LILLE, Alexandre Bloch a vu grand et large, et c'est une
production cinématographique qui s'affirme ce soir en
particulier pour la tableau parisien du Café Momus (acte II).
Une fanfare, un riche chœur d'enfants [et d'adultes : le **Jeune
Chœur des Hauts de France** dirigé par **Pascale Dieval-Wils**, et
le **Philharmonia Chorus**] participent à cette fresque haute en

couleurs et dont l'ampleur des effets, l'expressivité et l'énergie justifient pleinement cette spatialisation qui occupe balcons, circulations de toute la salle du Nouveau Siècle ; l'effet est spectaculaire au sens plein du terme, submergeant littéralement les spectateurs [faisant salle comble] ; il souligne encore la pensée visionnaire d'un Puccini dramaturge et compositeur taillé de fait pour le... cinéma.

**Pour son dernier concert,
Alexandre Bloch réalise
une BOHÈME tendre,
puissante, bouleversante**

La Bohème de Puccini par l'Orchestre National de Lille et
Alexandre Bloch – toutes les photos © Ugo Ponte / ON LILLE



Très réussis les duos avec Rodolfo, en particulier celui de la Barrière d'enfer de l'acte III [le tableau le plus bouleversant] où **Nicole Car** puis **Pene Pati** exprime chacun le désarroi amoureux, leur souffrance qui loin de les séparer, scellera leur union. Fragiles et intenses jusque dans le final

suspendu qui s'achève dans l'extase [une relecture vériste que Puccini propose en pensant au Tristan und Isolde de Wagner]. L'écriture de l'épisode impressionne tant elle annonce le meilleur du Puccini à venir [par son intensité dramatique et tragique à la fois Tosca et Butterfly].

À ce titre le timbre solaire et la technique si naturelle du ténor samoan **Pene Pati** éblouit précisément dans le duo avec Mimi à la Barrière d'enfer : justesse de phrasés ciselés qui enivre littéralement, jeu sobre et timbre pavarottien, son Rodolfo convainc par sa jeunesse, sa tendresse amoureuse, sa fragilité... D'autant que sa partenaire l'australienne **Nicole Car** affirme vocalement une ardeur, une ferveur vocale, elle aussi douée de somptueux phrasés dans cette articulation si proche du théâtre au début du tableau de la Barrière d'enfer où la malade dépressive, condamnée à une mort prochaine, sans analyser vraiment ce qu'elle pense être l'échec de sa liaison avec Rodolfo, confesse alors à Marcello, tous les ressentiments d'un cœur en souffrance. Le style, l'intensité, les accents d'un abattage textuel maîtrisé, affirment un authentique tempérament destiné aux grands emplois tragiques.



Puis s'affirme tout autant le duo entre Marcello et Rodolfo qui ouvre le dernier tableau [retour aux combles mansardées] : là aussi la magie des deux timbres associés, **Thomas Doliè** et **Pene Pati**, s'impose clairement et offre de réestimer ce passage où c'est à nouveau cette jeunesse de la bohème parisienne qui est portraiturée avec feu et réalisme [la misère s'accroche aux jeunes artistes fauchés].

La sincérité des solistes, la cohésion générale des ensembles éclairent ce qui intéresse manifestement Puccini dans une œuvre puissante qui préfigure les opéras à venir, Tosca [1900], Butterfly [1904] déjà cités ... La force des sentiments, les rebonds de la Psyché, les contrastes voire le vertige émotionnel de situations qui, enchaînées soigneusement par le compositeur, touchent au cœur.

Impliqué, soignant les détails, suractif même et hautement dramatique, **le chef veille à l'équilibre global** surtout dans la mise en place des chœurs chez Momus ; d'autant plus dans

cette configuration atypique où l'Orchestre est placé sur scène [pas de fosse au Nouveau Siècle], et les solistes placés derrière.

Somptueuse soirée lyrique devant un parterre aussi nombreux que finalement transporté. Il est vrai que l'événement qui clôt ainsi l'activité de la saison 23 – 24 de l'Orchestre national de Lille, avait tout pour séduire : c'était l'ultime concert du maestro Alexandre Bloch comme directeur musical de l'Orchestre ; preuve était faite aussi que les « Nuits d'été » ont toute leur légitimité à une période [début d'été] où l'Opéra de Lille a fermé bien que les mélomanes n'aient pas quitté la cité, et restent pourtant encore attentifs aux propositions lyriques.

Un bien beau spectacle en guise d'au-revoir de la part d'**Alexandre Bloch**. En repensant aux réalisations précédentes qu'il a ici même dirigées [les Pêcheurs de Perles de Bizet, Tosca de Puccini, Carmen du même Bizet, sans omettre en janvier dernier, l'inoubliable Written on skin de George Benjamin, ce dernier présent et impliqué au moment des répétitions de l'Orchestre ,...] cette Bohème s'inscrit au nombre des accomplissements majeurs pilotés par Alexandre Bloch à Lille. Bravo maestro !



Nicole CAR et Pene PATI © Ugo Ponte

CRITIQUE, opéra. LILLE, Nouveau Siècle, le 5 juillet 2024.
PUCCINI : La Bohème, 1896. Nicole Car, Pene Pati, Magali Simard-Galdè, Thomas Doliè... ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE,
Philharmonia Chorus, Jeune Chœur des Hauts de France /
Alexandre BLOCH, direction. Toutes les photos © Ugo Ponte

nouvelle saison 2024 – 2025

Retrouvez à la rentrée dès septembre prochain, **la nouvelle saison 2024 – 2025 de l'ON LILLE ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE –**

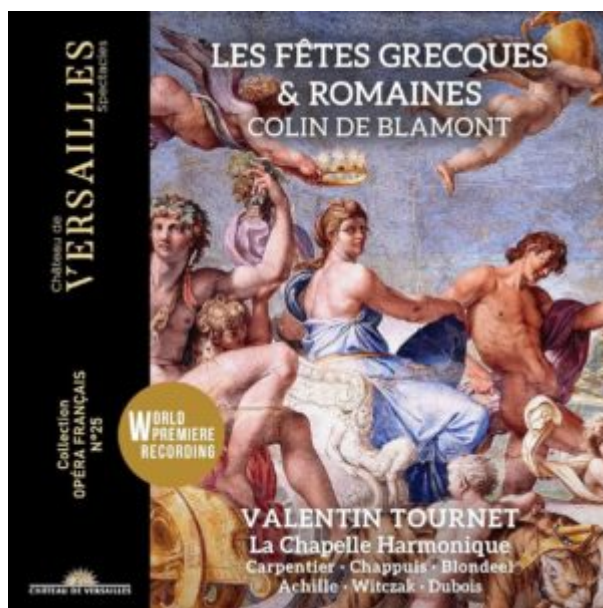
Lire notre présentation complète, temps forts, concerts dirigés par le nouveau directeur musical JOSHUA WEILERSTEIN :

<https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lille-nouvelle-saison-2024-2025-joshua-weilerstein-nouveau-directeur-musical-mahler-chostakovitch-schoenberg-ives-rachmaninov/>

[ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE, nouvelle saison 2024 – 2025. Joshua Weilerstein, \(nouveau\) directeur musical. Mahler, Chostakovitch, Schoenberg, Ives, Rachmaninov...](#)

**CRITIQUE, opéra. VERSAILLES,
Opéra Royal, le 4 juillet
2024. F. COLIN de BLAMONT :
Les Fêtes grecques et
romaines. M. C. Chappuis, D.
Witczak, H. Carpentier, C.
Dubois... La Chapelle
harmonique / Valentin
Tournet.**

Les jeux olympiques approchent. Quelle meilleure occasion pour l'Opéra royal de Versailles de faire renaître la seule œuvre française du répertoire baroque à les avoir pour sujet, qui plus est un des ballet les plus populaires du XVIIIe siècle : *Les fêtes grecques et romaines*, ballet héroïque composé par François Colin de Blamont sur un livret de Louis Fuzelier. Et pour se faire, une distribution de haut vol qu'on retrouve dans sa quasi totalité (avant-hier soir Jehanne Amzal remplaçait Gwendoline Blondeel) sur [l'enregistrement réalisé sous le label Château de Versailles – spectacles](#), en 2023, pour le tricentenaire de l'œuvre.



Le ballet a été donné en version concert. Si **Valentin Tournet** donne à sa **Chapelle Harmonique** toute l'énergie, toutes les variétés de couleurs qu'il faut à cette partition, la danse et les machineries qui étaient les premiers objets de spectacle à l'époque manquent ici. En effet, la forme du ballet présente sans surprise de nombreuses danses d'orchestre destinées aux effets

visuels les plus originaux pour l'époque alternant avec des ariettes où les chanteurs ou le chœur dialoguaient probablement avec les mouvements des danseurs. Le pari, donc, de proposer cette « musique de scène » en version concert aboutit ainsi à une certaine lassitude du public, même si en l'occurrence la musique est rendue avec brio.

Grande connaisseuse du répertoire baroque, la mezzo suisse **Marie-Claude Chappuis** campe successivement une Erato à la fois puissante et nuancée et une Cléopâtre sensible et pleine d'intelligence. On saluera sa présence théâtrale très riche et variée. Pour les premiers rôles masculins, le baryton **David Witczak** assure la partition par sa voix chaude et sa diction irréprochable. Il paraît néanmoins trop sage pour les rôles héroïques d'Apollon, Alcibiade et Marc-Antoine. **Hélène Carpentier** se distingue dès le prologue, en Clio par une grande élégance dans la voix, juste et pleine et une diction donnant du sens au livret de Fuzelier. Mais c'est dans le rôle de Timée, ouvrant la première entrée par le très bel air « *Dois-tu cruel Amour...* » (très semblable d'ailleurs au célèbre « *Ah si la liberté me doit être ravie* » dans *Armide* de Lully) qu'elle révèle toute sa puissance théâtrale, donnant le frisson au public de l'opéra royal. Sa confidente pour la première entrée est interprétée par **Cécile Achille** qui sera ensuite Plautine, une égyptienne et une bergère. Si elle a aussi une diction claire et un sens agréable de la musique et des danses, sa voix est moins puissante et manque de timbre. Incarnant lui aussi beaucoup de rôles, **Cyril Dubois** fait une fois de plus preuve des plus grands charmes. Sur une technique assurée et inimitable, le célèbre ténor français fait de chacune de ces petites ariettes un bijou de dentelle tant par les mots que par les ornements ingénieux et naturels. Enfin, **Jehanne Amzal** est une Aspasia virtuose et charmante à la voix pleine et agréable. Elle incarne dans la dernière entrée Délie, la voix plus fatiguée que dans le début de l'œuvre, mais néanmoins convaincante car pleine d'humour.

Valentin Tournet qui signe ici sa quatrième collaboration avec le label versaillais sculpte avec finesse la partition plus grossière de Colin de Blamont. S'il prête une attention particulière à son très bon orchestre ainsi qu'au chœur très présent dans la partition, il semble moins attaché aux solistes et aux dialogues qu'il pourrait soutenir davantage. La *chaconne* du prologue était particulièrement remarquable.

Ces fêtes olympiques, bacchanales et saturnales furent une découverte intéressante dans le contexte des olympiades culturelles et l'interprétation qui en a été faite les mit en valeur au mieux que pouvait offrir la version concert.

CRITIQUE, ballet héroïque. VERSAILLES, Opéra Royal, le 4 juillet 2024. F. COLIN de BLAMONT : Les Fêtes grecques et romaines. M. C. Chappuis, D. Witczak, H. Carpentier, C. Dubois... La Chapelle harmonique / Valentin Tournet.

Le (double) CD est disponible sur la Boutique de Château de Versailles Spectacles :
https://tickets.chateauversailles-spectacles.fr/fr/product/1819/cvs141_2cd_les_fetes_grecques_et_romaines

CRITIQUE, festival. EVIAN, La Grange au Lac, le 3 juillet 2024. HOMMAGE à Daniel BARENBOÏM – avec Martha Argerich (piano) / Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle).

Pour fêter la 31ème édition du festival – en même temps que son second mandat à la tête (artistique) des Rencontres Musicales d'Evian -, Renaud Capuçon a mis les petits plats dans les grands, et c'est avec rien moins que le Chamber Orchestra of Europe (dirigé par l'ancien directeur du Philharmonique de Berlin, Sir Simon Rattle, accompagné par sa femme, la mezzo tchèque Magdalena Kozena) que les festivités ont commencé (le 26 juin). Le reste de la programmation donne le tournis tant le festival lémanique est devenu l'une des références incontournables parmi les plus prestigieux festivals d'été en Europe. Mais encore une fois, à l'instar du festival de Pâques d'Aix-en-Provence (que dirige également Renaud Capuçon), une telle galaxie de solistes et orchestres prestigieux n'auraient jamais pu être réunie sans l'indispensable (et désormais incontournable !) soutien financier de Mme Aline Foriel-Destezet, la plus grande mécène dans le domaine artistique (et notamment musical) de notre temps. Et c'est également grâce à elle que Les Rencontres musicales d'Evian vont bientôt prendre une nouvelle envergure, avec la construction de La Source Vive, nouvelle salle dédiée à la musique de chambre, insolite (avec sa forme ronde) et intimiste (avec ses 500 places), actuellement en construction (son ouverture est prévue en 2026) à gauche derrière la Grange au Lac (les deux structures auront à terme une entrée commune avec un grand hall tout en longueur), et dont la synergie fera naître une nouvelle institution :

Les Mélèzes. Avec ce projet des Mélèzes, Mme Aline Foriel-Destezet dépasse ici son rôle de mécène pour devenir une véritable partenaire, très investie dans le projet, d'autant qu'elle en préside le Fonds de dotation. Nous voulions lui rendre hommage en guise de préambule à notre recension...



Le concert du 4 juillet, en présence de la Mécène bien entendu, devait être un **hommage** à l'immense pianiste argentin qu'est **Daniel Barenboïm**, en sa présence et accompagné de ses amis musiciens que sont sa compatriote **Martha Argerich**, l'incontournable **Renaud Capuçon** et le brillant violoncelliste français **Edgar Moreau**. Las, la maladie l'aura empêché de participer à cet hommage que tenait à lui rendre le maître des

lieux, mais c'est avec des mots touchants et sincères que Renaud Capuçon aura, en préambule au concert, glorifié l'un des plus grands artistes de notre temps, aussi connu pour son action humaniste de rapprochement entre les peuples – que ses talents de concertiste et chef d'orchestre.

La soirée débute par la *Sonate pour violoncelle et piano en ré mineur* (1915) de **Claude Debussy**, superbe pièce qui s'ouvre sur un *Prologue* fier et majestueux annoncé par le piano, et bientôt relayé par les arabesques tristes du violoncelle (de Moreau) à laquelle se mêle l'agitation inquiétante du clavier (d'Argerich) ; la *Sérénade* plus désordonnée par ses *pizzicati* répond à l'image versatile et fantasque et de Pierrot (fâché avec la lune) auquel elle doit son inspiration ; le *Finale* virtuose conclut sur des sonorités hispanisantes dans une joyeuseté toute lunaire. Vient ensuite la *Sonate pour violon et piano N°1 en la mineur* (1851) de **Robert Schumann**, dans laquelle Martha Argerich et Renaud Capuçon, complices de longue date, s'engagent émotionnellement, les deux protagonistes offrant une visite fiévreuse et passionnelle de cette pièce au dramatisme poignant et viscéral. Et le public se laisse bien volontiers et tout particulièrement conquérir par la fièvre du jeu et l'incroyable énergie insufflées dans les passages vifs et virils du premier mouvement. Dans celui-ci, comme dans les deux qui suivent, les deux musiciens font la démonstration d'une acuité musicale peu commune et d'une maîtrise absolue de la sonorité et de la couleur, en plus d'une cohésion absolue. Pointe sèche et passion du violon, rêveries et rafales du piano : la volonté de traiter chaque saute d'humeur dans la sonate de Schumann n'entrave par ailleurs à aucun moment la fluidité du discours. Magistral !

Après l'entracte, place à la *Sonate pour violon et violoncelle en la mineur* (1922) de **Maurice Ravel** dans laquelle on se délecte de la poursuite des deux artistes (Capuçon et Moreau) vers l'équilibre et le sens du détail, leur unité de style et d'énergie fusionnant dans cette pièce où la complicité des

deux instruments est mise à nu. Ils s'imbriquent avec fluidité dans la verve impétueuse et foisonnante, tout autant que dans les *pianissimi* et la sobriété des *lamenti* (3ème mouvement). Leur complicité est totale... Une complicité qui inclut Martha Argerich dans la quatrième et ultime pièce de la soirée chambriste, grâce au (génial) *Trio pour violon violoncelle et piano n°2 en mi mineur* (1944) de **Dmitri Chostakovitch**. Cette grandiose partition, aussi incontournable que tragique dans la littérature chambriste du compositeur russe, est emplie de sentiments et d'émotions pudiquement camouflés, et se situe dans l'intimité tourmentée d'un créateur sans cesse en alerte vis-à-vis d'un régime menaçant, dictatorial et impitoyable. Les trois compères magnifient les notes de Chostakovitch grâce à leur lecture raffinée et engagée (*Andante-Moderato* méditatif et solennel), interiorisée (poignante et austère passacaille du *Largo*) et explosive (*Allegro con brio*) – et en particulier dans le déconcertant mais envoûtant *Allegretto-Adagio* final, où Chostakovitch pour la première fois s'inspire d'un chant juif mémorable (thème klezmer expressif, prolongé par une sorte de danse macabre) qui ne peut laisser aucun auditeur indifférent. Datée de 1944, période terrible où la guerre et les atrocités se révèlent sans retenue, cet ouvrage oppressant et gorgé d'émotions touche au plus intime de la sensibilité humaine... ce que le public de **La Grange au Lac** comprend bien qui attend de longues secondes avant de briser le silence que les derniers accords lui imposent...

Mais devant le succès que ce trio d'exception récolte, il finit par se reformer pour interpréter un bis autrement plus gai et jovial avec le très primesautier premier mouvement du *trio n°1 en ré mineur* de Félix Mendelssohn.

CRITIQUE, concert. EVIAN, La Grange au Lac, le 3 juillet 2024.
HOMMAGE à Daniel BARENBOÏM – avec Martha Argerich (piano) /

Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle). Photos (c) DR.

VIDEO : Martha Argerich (piano) / Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle) interprètent le Trio N°2 de Dmitri Chostakovitch (à la Philharmonie de Paris)

**CRITIQUE, danse. LYON, 78èmes
« Nuits de Fourvière » (Grand
Amphithéâtre Romain), le 2
juillet 2024. « Möbius
Morphosis » par Rachid
OURAMDANE (Création mondiale)**

Le chorégraphe (et directeur du Théâtre National de la Danse-Chaillot) Rachid Ouramdane sait se renouveler dans « *Möbius Morphosis* » – nouvel avatar de son ballet de 2019 intitulé « *Möbius* » -, repris, réactualisé pour l'Olympiade

Culturelle 2024. La réalisation fusionne plusieurs compétences entre danse et musique : plusieurs acrobates de la Compagnie XY, le Ballet de l'Opéra national de Lyon, la Maîtrise de Radio France, et le Groupe *Air*. La reprise voit grand et large, dans un format XXL.. soit une centaine d'artistes sur scène !



L'effectif pourtant se concentre sur l'essentiel, sans dilution ; l'effet du nombre produisant une très subtile combinaison des différents interprètes : 35 voltigeurs de XY, 26 danseurs du **Ballet de l'Opéra de Lyon**, les 30 élèves de la **Maîtrise de Radio-France** de Bondy (dirigés par **Sofi Jeannin**), sur la musique de **Jean-Benoît Dunckel** (co-fondateur du groupe de pop légendaire AIR). L'idée de produire des célébrations

artistiques et éducatives lors des Jeux Olympiques est attestée dans les sources grecques car tout ce qui est donné à voir suscite transmission, réflexion, et questionnement. Au moment des Olympiades, le corps et l'esprit sont reconnectés : ils contribuent conjointement à l'élévation du spectateurs et des artistes.

Observateur enchanté, **Rachid Ouramdane s'inspire clairement de la nature**, en particulier dans leurs mouvements fluides et comme suspendus, notamment ceux des oiseaux, immense nuées de volatiles-acrobates (comme ici), particulièrement nombreux mais suffisamment reliés entre eux, comme une intelligence collective hyper-réactive (les étourneaux par centaines), pour se mouvoir sans heurts aucun, dessinant même dans le ciel de superbes figures organiques, ondulantes et mouvantes.

De fait, la souplesse athlétique des circassiens fusionne avec l'élégance mobile des danseurs du Ballet de Lyon qui poursuivent ainsi une fructueuse coopération avec Rachid Ouramdane. L'esthétique très rythmique (grâce à l'apport de la musique) nourrit en continu un ballet mixte, entre acrobatie et danse. L'énergie d'un premier groupe, se transmet au second, qui l'amplifie même, réalisant en ondes successives de superbes figures et tableaux aériens. Les hommes-oiseaux évoquent ainsi le saut, la lévitation, l'envol... défis multiples d'une danse en apesanteur.

L'action se déploie comme un cycle réglé de réactions en chaîne où tous les corps sont connectés ; chacun participe à une conscience en nombre qui redéfinit la notion de poétique et de monumental. Le spectacle – dont la force visuelle convainc par sa plasticité poétique, poursuivra sa route, après Lyon et ses Nuits de Fourvière, vers les rives du Lac d'Annecy puis au Panthéon (du 16 au 18 juillet 2024) – avec le soutien du Centre des monuments nationaux.

A noter qu'une captation sera diffusée le 23 juillet par France TV sur *Culture Box* pour ceux qui voudrait admirer ce

formidable spectacle !

CRITIQUE, danse. LYON, 78èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 2 juillet 2024. R. OURAMDANE : Möbius Morphosis (Création mondiale). Crédit photo (c) Paul Bourdrel

TEASER VIDÉO : « Möbius Morphosis »

OPÉRA de RENNES :
programmation spéciale été
2024 – jusqu’au 17 juillet
2024. Carmen, « Ça vous
dérange », concert des
étoiles au clair de lune...

A l’instar des grandes institutions
musicales en France, (telle l’Orchestre

National de Lille et son festival lyrique
estival « *Les Nuits d'été* », avec une
nouvelle production de *La Bohème* de
Puccini, les 4 et 5 juillet au Nouveau
Siècle...), l'Opéra de Rennes soigne aussi
tous les Rennais pendant l'été, proposant
un cycle d'événements originaux à ne
manquer sous aucun prétexte...

CARMEN, Opéra Paysage itinérant... les 2, 3, 4 juillet 2024

<https://opera-rennes.fr/fr/evenement/carmen-opera-paysage-itinerant>



Notre présentation : « **Carmen prend un bon bol d'airs** »... Le dispositif du spectacle fait tout le sel de cette *Carmen* oxygénée, revisitée, plus fidèle à l'esprit de Bizet qu'il n'y paraît ; en pointant tout ce qu'ont de mordant et d'actuel les situations originales, la relecture s'avère même délicieusement critique et en connexion idéale avec les dérives choquantes de notre société. La guerre des sexes ou plutôt ce machisme misogyne qui perce à chaque tirade [dès que Micaëlla se présente au poste de garde pour y demander à parler à José] est méticuleusement décortiqué avec une fantaisie humoristique que les chanteurs cisèlent avec finesse et autorité.

Auparavant en préambule un rien provocateur, les deux chanteuses interpellent le public, assis sur des tabourets de bois, sous un vaste auvent, comme un préau d'école ; le ton est bon enfant, et tout le spectacle est ainsi structuré comme autant de séquences de pur théâtre, dans l'esprit des tréteaux et de la foire, où le jeu dramatique relance toujours l'imprévisible action ; c'est essentiellement l'élément inattendu qui rythme le spectacle... Jusqu'au moment où tout le monde se lève et suit le trompettiste hors du site [les Halles en commun], pour une déambulation champêtre improvisée.

Le principe même d'une expérience plus qu'un spectacle convenu et attendu fonde les vertus de cette proposition que le public accueille avec enthousiasme et l'envie de répondre à chaque adresse des acteurs. À voir encore **mercredi 3 et jeudi 4 juillet 2024** [programmation Opéra de Rennes m, hors les murs, Halles en commun / métro B : La Courrouze]. **INFOS &**

Réservations ici :

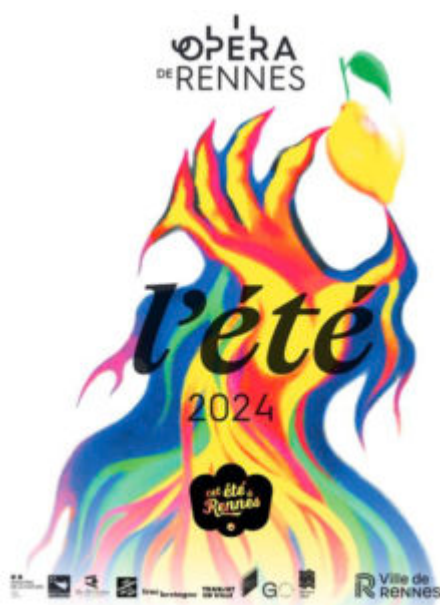
<https://opera-rennes.fr/fr/evenement/carmen-opera-paysage-itinerant>



ÇA VOUS DÉRANGE ? ... [Opéra de Rennes, jusqu'au 13 juillet 2024](#)

– Vous ne manquerez pas non plus de venir jusqu' **sur la scène de l'Opéra de Rennes**, où une expérience virtuelle immersive (intitulé « Ça vous dérange », expérience en vue stéréoscopique à 180 °, motion design,... avec casque, vous attend : 15 mn en immersion totale dans l'orchestre, au plus près des instrumentistes et à la place du chef, face aux sons des animaux de la

campagne [chant du coq, coassement des grenouilles...] revisités par plusieurs compositeurs contemporains dont l'excellent Fabien Touchard... [accès gratuit sur inscription]. Photo : ©Emma Genet



« **DES ÉTOILES AU CLAIR DE LUNE** », mer 17 juillet 2024, 20h... [grand concert place de la Mairie \[1h30, 20h\]](#)... Plusieurs jeunes étoiles du chant français, finalistes du dernier Concours voix nouvelles / Génération Opéra, offrent un somptueux récital lyrique en plein air dans l'un des plus beaux spots de la ville de Rennes. Incontournable [gratuit].

L'Opéra de Rennes poursuit ainsi sa programmation spéciale été 2024, **événements et spectacles jusqu'au 17 juillet 2024**. VOIR **TOUTE la programmation** de l'été / juillet 2024 à l'Opéra de Rennes (brochure en ligne) :

<https://www.calameo.com/read/005946a2487481d6423b68>
